

pereur sous les formes les plus indécentes, et annonçait que tout cela pouvait et devait croître encore, enfin il ne s'agissait de rien moins que de se trouver exposé à être immédiatement arraché d'auprès de l'Empereur, renvoyé au Cap, et de là en Europe.

D'un autre côté, l'Empereur, indigné des vexations dont on nous accablait à cause de lui, ne voulait pas que nous nous y soumissions davantage. Il exigeait que nous le quittassions plutôt tous, que nous retournassions tous en Europe témoigner que nous l'avions vu ensevelir tout vivant.

Mais était-il en notre pouvoir de supporter une pareille idée? La mort nous eût paru préférable à nous séparer de celui que nous servions, que nous admirions, que nous aimions, auquel nous nous attachions chaque jour davantage, et par ses qualités personnelles, et par les maux que l'injustice et la haine accumulaient sur sa tête. Voilà quel était le véritable état de la question. Nous étions déchirés, et ne savions à quoi nous résoudre. Je terminais ma lettre en disant que si j'étais laissé à moi seul, je signerais sans observations tout ce que le Gou-

verneur me présenterait; que si l'on prenait un parti collectif, je l'adopterais aveuglément.

Le Gouverneur avait trouvé un moyen de nous attaquer en détail: il se disait déterminé à renvoyer chacun de nous suivant sa volonté et son caprice.

L'Empereur n'était pas bien; le docteur lui a trouvé des principes de scorbut. Il m'a fait venir; nous avons beaucoup causé sur les objets qui nous occupent dans ce moment. Il a voulu se mettre au travail pour se distraire, et a pris le chapitre de Léoben qui lui est tombé sous la main.

La lecture finie, la conversation a continué sur les conférences qui ont amené le traité de Campo-Formio. Je renvoie à ces chapitres intéressans pour le portrait et le caractère du premier négociateur autrichien, *M. de Cobentzel*, que Napoléon surnomma dans le temps *l'ours du Nord*, à cause du grand rôle, disait-il, que sa grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des négociations.

«*M. de Cobentzel* était en ce moment, » disait l'Empereur, l'homme de la monarchie autrichienne, l'âme de ses

» projets, le directeur de sa diplomatie. Il
 » avait occupé les premières ambassades
 » de l'Europe, et s'était trouvé long-temps
 » auprès de Catherine, dont il avait capté
 » la bienveillance particulière. Fier de
 » son rang et de son importance, il ne
 » doutait pas que la dignité de ses ma-
 » nières et son habitude des cours ne dus-
 » sent écraser facilement un général sorti
 » des camps révolutionnaires : aussi abor-
 » da-t-il le général français, observait
 » Napoléon, avec une certaine légèreté ;
 » mais il suffit de l'attitude et des pre-
 » mières paroles de celui-ci pour le re-
 » mettre aussitôt à sa place, dont, au
 » demeurant, il ne chercha jamais plus
 » à sortir. »

Les conférences languirent d'abord beaucoup, M. de Cobentzel, suivant la coutume du cabinet autrichien, se montra fort habile à traîner les choses en longueur. Cependant le général français résolut d'en finir. La conférence qu'il s'était dit devoir être la dernière, fut des plus vives ; il en arriva à mettre le marché à la main ; il fut refusé. Se levant alors dans une espèce de fureur, il s'écria très-énergiquement : « Vous voulez la guerre ? eh bien ! vous l'aurez ; » et saisissant un

magnifique cabaret de porcelaine, que M. de Cobentzel répétait chaque jour avec complaisance lui avoir été donné par la grande Catherine, il le jeta de toutes ses forces sur le plancher, où il vola en mille éclats. « Voyez, s'écria-t-il, encore ; eh bien ! telle sera votre monarchie autrichienne avant trois mois, je vous le promets ; » et il s'élança précipitamment hors de la salle. M. de Cobentzel demeura pétrifié, disait l'Empereur ; mais M. de Gallo, son second, et beaucoup plus conciliant, accompagna le général français jusqu'à sa voiture, essayant de le retenir ; « me tirant force coups de chapeau, disait l'Empereur, et dans une attitude si piteuse, qu'en dépit de ma colère ostensible, je ne pouvais m'empêcher d'en rire intérieurement beaucoup. »

M. de Gallo était l'ambassadeur de Naples à Vienne ; il y avait conduit la princesse de Naples, seconde femme de l'Empereur François, dont il possédait toute la confiance et qu'il gouvernait ; elle, à son tour, gouvernait son mari, de sorte que M. de Gallo jouissait d'un fort grand crédit à la cour de Vienne. Aussi quand l'armée d'Italie, marchant

sur Vienne, imposa l'armistice de Léoben, l'Impératrice, dans une crise aussi terrible, jeta les yeux sur son confident pour le charger de détourner le péril. Il devait voir le général français comme en passant, et tâcher d'obtenir de lui qu'il voulût bien l'accepter pour négociateur. Napoléon, bien au fait de toutes les circonstances, se promit d'en tirer un grand parti; aussi, en recevant M. de Gallo, il lui demanda qui il était. Le courtisan favori, déconcerté d'être obligé de décliner son nom, lui répondit qu'il était le marquis de Gallo, chargé de la part de l'Empereur d'Autriche de lui faire quelques ouvertures. « Mais, dit » Napoléon, votre nom n'est point allemand? — Il est vrai, répondit M. de » Gallo, je suis ambassadeur de Naples. » — Et depuis quand, répliqua sèchement le général français, ai-je à traiter » avec Naples? Nous sommes en paix. » L'Empereur d'Autriche n'a-t-il donc » plus chez lui aucun des négociateurs » de la Vieille Roche? Toute la vieille » aristocratie de Vienne est-elle éteinte? » M. de Gallo, épouvanté que de pareilles observations arrivassent officiellement au cabinet de Vienne, ne fut dès cet

instant occupé qu'à complaire en tout au jeune général.

Napoléon, radouci, lui demanda des nouvelles de Vienne, parla des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse; il en tira tout ce qu'il voulut, et quand il fallut se séparer, M. de Gallo lui demanda, en attitude de suppliant, s'il pouvait espérer d'être accepté pour négociateur, et s'il devait aller chercher des pleins pouvoirs à Vienne. Napoléon n'avait garde de le refuser; il venait de prendre un avantage qu'il ne perdit jamais. M. de Gallo, devenu plus tard, par la suite des événemens que tout le monde connaît, ambassadeur de Naples auprès du Premier Consul, et même celui de Joseph auprès de l'Empereur Napoléon, lui parlait quelquefois de cette scène, lui avouant naïvement que de sa vie personne ne l'avait autant effrayé.

Clarke était le second négociateur français, comme M. de Gallo était celui de l'Autriche.

« Clarke, disait l'Empereur, avait été » envoyé en Italie par le Directoire, qui » commençait à me croire dangereux : il » l'avait chargé d'une mission apparente

» et publique; mais il avait l'ordre secret
 » de m'observer, de s'assurer même si,
 » au besoin, il y aurait possibilité de me
 » faire arrêter; et comme il y aurait eu peu
 » de sûreté à s'adresser aux officiers de
 » mon armée à cet égard, les premières
 » informations se prirent auprès du Direc-
 » toire cisalpin, qui répondit qu'on de-
 » vait s'éviter toute peine sur ce point,
 » et ni plus songer.

» Dès que je fus informé des vérita-
 » bles instructions de Clarke, j'abordai
 » franchement le sujet avec lui: il m'im-
 » portait peu qu'on rendit des comptes,
 » disais-je. Il ne tarda pas à s'en convain-
 » cre. Sa mission en Autriche, repoussée
 » par cette puissance, je lui offris de le
 » faire travailler, et il me resta; depuis,
 » je n'ai cessé d'en prendre soin, suivant
 » ma coutume, bien qu'au fond nous
 » n'eussions peut-être pas une grande
 » sympathie; et je l'aurais indubitable-
 » ment repris lors de mon retour, si je
 » l'eusse retrouvé dans les rangs avec les
 » autres: on sait que je me défesais diffi-
 » cilement de ceux avec qui j'avais com-
 » mencé; quand on s'était une fois em-
 » barqué avec moi; je ne savais pas ce
 » que c'était que de jeter quelqu'un à

» la mer; il me fallait y être forcé. Son
 » premier talent était d'être grand tra-
 » vailleur.»

Après brumaire, Clarke se trouva
 naturellement près du Premier Consul,
 comme aide-de-camp ou autrement. Il
 y avait alors moins d'étiquette au palais,
 les attributions étaient moins distinctes,
 on y vivait beaucoup plus en famille.
 L'entourage du Consul formait une table
 commune: Clarke y eut quelques que-
 relles; il était très-susceptible, fort poin-
 tilleux. Quelque chose en ayant rejailli
 jusque sur le Premier Consul même,
 celui-ci le nomma à l'ambassade de Flo-
 rence auprès de la reine d'Etrurie. Le
 poste était charmant en lui-même; mais
 c'était une disgrâce. Clarke sollicita long-
 temps et de toute manière pour être rap-
 pelé. Cet heureux moment arriva; mais
 son épreuve n'était pas finie. Le Premier
 Consul lui parlait peu, le faisait courir
 aux Tuileries, à Saint-Cloud, au camp
 de Boulogne, ne s'expliquait point, ne
 lui accordait rien. Clarke, au désespoir,
 confiait à quelqu'un qu'il ne lui restait
 plus qu'à aller se jeter dans la Seine, ne
 pouvant supporter plus long-temps l'ap-
 parence du mépris et le dénuement de

sa situation. Il en était là quand tout-à-coup il lui arriva, et au même instant, de se trouver nommé secrétaire du cabinet topographique, conseiller d'État, et autre chose encore, lui composant un traitement peut-être de soixante à quatre-vingt mille francs. C'était là le faire de Napoléon; il est connu que son premier bienfait en amenait presque toujours immédiatement beaucoup d'autres. Dans ces cas, il ne donnait pas, il accablait; mais encore fallait-il savoir profiter de cet instant: il pouvait être sans bornes ou s'évanouir sans retour.

J'avais beaucoup connu le général Clarke à titre d'ancien camarade de l'école militaire. Dans le temps, il m'a raconté que quelques jours avant la bataille d'Iéna, l'Empereur, sous la dictée duquel il venait d'écrire une foule d'ordres et d'instructions, s'était mis à causer familièrement, tout en marchant dans sa chambre, et qu'il avait dit: « Dans trois ou quatre jours nous donnerons une bataille que je gagnerai: elle me portera au moins à l'Elbe, et peut-être à l'Oder. Là, je donnerai une seconde bataille, que je gagnerai de même. Alors....., alors....., dit-il

» d'un air méditatif, et la main sur le front.... Mais c'est assez, ne faisons point de romans..... Clarke, dans un mois vous serez Gouverneur de Berlin, et l'histoire vous citera comme ayant été, dans la même année, et dans deux guerres différentes, Gouverneur de Vienne et de Berlin, c'est-à-dire, des monarchies d'Autriche et de Prusse. Et à propos de cela, ajouta-t-il, en riant, que vous a donné François, pour avoir gouverné sa capitale? — Sire, rien du tout. — Comment, rien du tout? c'est bien fort! Eh bien! c'est donc à moi à payer sa dette. Et il lui donna une assez forte somme pour acheter, autant que je puis me le rappeler, un hôtel à Paris, ou une maison de campagne dans les environs. »

Du reste, il est à remarquer que les événemens dépassèrent même les combinaisons de Napoléon: il ne donna qu'une bataille; le dix-septième jour il était dans Berlin, et il se trouva porté jusqu'à la Vistule.

« Clarke, disait Napoléon, avait la manie des parchemins; il passait une partie de son temps, à Florence, à rechercher ma généalogie; il s'occu-

» pait aussi beaucoup de la sienne, et
 » était venu à bout de se persuader, je
 » crois, qu'il était le parent de tout le
 » Faubourg Saint-Germain. Nul doute
 » qu'il ne se croie aujourd'hui beaucoup
 » plus relevé d'être le ministre d'un Roi
 » légitime, que d'avoir été celui d'un
 » Empereur parvenu. Il jouit dans ce
 » moment, dit-on, d'une grande faveur,
 » je lui en souhaite la durée : elle a com-
 » mencé peu de jours avant mon arrivée
 » à Paris, au moment où la cause du
 » Roi était désespérée; il aura trouvé
 » beau d'accepter un ministère, quand
 » tout paraissait perdu. Je n'ai rien à
 » dire contre, cela peut avoir son beau
 » côté; mais il faut avoir des conven-
 » nances, et il a manqué. Toutefois je lui
 » pardonne facilement ce qui me con-
 » cerne... Plus d'une fois, en 1813 et
 » en 1814, on essaya de m'inspirer des
 » doutes sur sa fidélité; je ne m'y arrê-
 » tai jamais : je l'ai toujours cru probe
 » et honnête; » et les intimes du duc de
 » Feltre peuvent attester que Napoléon
 » n'était que juste dans l'opinion qu'il avait
 » prise des sentimens de son ministre.

Le duc de Feltre, en rendant compte
 à l'Empereur de l'arrivée de M. le

Comte d'Artois en Suisse, lui conseil-
 lait de faire la paix. L'Empereur lui ré-
 pondit, sous la date du 22 février 1814,
 «..... Quant au conseil que vous me
 » donnez de faire la paix, c'est trop ri-
 » dicule; c'est en s'abonnant à de telles
 » idées qu'on gâte l'esprit public. C'est
 » du reste me supposer bien fou ou bien
 » bête, que de croire que si je pouvais
 » faire la paix, je ne la ferais pas.

» C'est à cette opinion, que je peux
 » faire la paix depuis quatre mois, mais
 » que je ne le veux pas, que sont dus
 » tous les malheurs de la France. Je
 » croyais mériter qu'on m'épargnât au
 » moins la démonstration de pareils sen-
 » timens. »

L'Empereur revenant à l'époque de
 Campo-Formio, s'est arrêté sur le comte
 d'Entraigues, son arrestation, les pa-
 piers qu'on lui saisit, les grandes dé-
 couvertes qu'ils fournirent, l'indulgence
 avec laquelle il le traita, la déloyauté
 dont il en fut payé, etc., etc., etc.

Le comte d'Entraigues, homme de
 beaucoup d'esprit, intrigant et doué
 d'avantages extérieurs, avait acquis une
 certaine importance au commencement
 de notre révolution; membre du côté

droit de la Constituante, il émigra lors de sa dissolution, et se trouvait dans Venise sous un titre diplomatique russe, au moment où nous menacions cette ville; il y était l'âme et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea le péril de cette république, il voulut s'évader; mais il tomba dans un de nos postes, et fut pris avec tous ses papiers. Le général en chef nomma une commission spéciale pour en faire le dépouillement, et l'on demeura fort étonné des mystères qu'ils découvrirent: on y trouva entre autres toutes les preuves de la trahison de Pichegru, qui avait sacrifié ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi: le plus grand crime qu'un homme puisse commettre sur la terre, s'écriait avec indignation Napoléon, celui de faire égorger froidement les hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur.

Le comte d'Entraigues, une fois ses secrets découverts, s'exprima avec tant de franchise et d'adresse, que Napoléon, croyant l'avoir gagné, ou plutôt se laissant gagner lui-même, le traita avec la dernière indulgence; le défen-

dit contre le Directoire, qui insistait pour le faire fusiller, et le laissa libre, sur parole, dans Milan. Quelles ne furent pas sa surprise et son indignation d'apprendre un matin que M. d'Entraigues venait de s'évader en Suisse, et publiait un libelle infâme contre lui, lui reprochant les mauvais traitemens qu'il en avait reçus, se plaignant d'en avoir été mis au fers. Cette imposture causa un tel scandale, que plusieurs diplomates étrangers, qui avaient été témoins du contraire, le témoignèrent spontanément dans une déclaration publique.

Ce comte d'Entraigues, aussi tard que 1814, je crois, est mort en Angleterre d'une manière affreuse; assassiné par son valet de chambre, à la vue de sa femme, la célèbre chanteuse Sainte-Huberti. *

* Voici ce qu'on lit dans une publication récente. « Le comte d'Entraigues fut assassiné le 22 juillet 1812, au village de Barnes, près Londres, par son valet de chambre, nommé Lorenzo, qui lui-même fut trouvé mort près de son maître. Il avait blessé gravement aussi M^{me} d'Entraigues. Ce double assassinat fut commis au moment où ses maîtres allaient

Pichegru se trouvait précisément alors à la tête du Corps-Législatif et à peu près en guerre ouverte avec le Directoire. On juge de quel prix furent pour celui-ci des pièces aussi graves et aussi authentiques contre ses adversaires. Cette découverte influa beaucoup sur le parti que prit Napoléon dans les affaires de fructidor; ce fut une des principales causes qui déterminèrent sa fameuse proclamation, laquelle amena le triomphe du Directoire.

Desaix, qui servait sous Moreau dans l'armée du Rhin, ayant profité de l'ar-

» monter en voiture. Le cocher, seul témoin,
 » fit une déposition qui ne parut pas claire. Le
 » Jury anglais constata le crime sans pouvoir
 » punir le coupable, qui passa pour s'être sui-
 » cidé lui-même. Mais on prétendit que le pro-
 » cès fut fait avec négligence, et l'on crut que
 » Lorenzo avait été tué par l'ordre de ceux qui
 » l'employaient. On supposa que le comte d'En-
 » traigues était dépositaire des secrets les plus
 » importants (ce qui n'est pas douteux), et que
 » de hauts personnages qui redoutaient son in-
 » discrétion, le firent assassiner. Le gouverne-
 » ment anglais s'empara de tous ses papiers, et
 » ce qui fit croire qu'il avait d'autant plus d'in-
 » térêt à les saisir, c'est qu'il ne les a point
 » rendus au fils du comte, et qu'il en a soi-
 » gneusement dérobé la connaissance. »

mistice pour venir faire connaissance avec le général en chef de l'armée d'Italie, qui lui inspirait la plus vive admiration, se trouvait auprès de Napoléon à peu près vers le temps de cette grande circonstance. Napoléon lui ayant fait confidence de la trahison de Pichegru, Desaix répondit : « Mais nous le savions sur le Rhin il y a plus de trois mois. » Un fourgon enlevé au général Klinglin nous a livré toute la correspondance de Pichegru avec les ennemis de la république. — Mais Moreau n'en a-t-il donc donné aucune connaissance au Directoire? — Non. — Eh bien! c'est un crime, s'écria Napoléon : quand il s'agit de la perte de la patrie, le silence est une complicité. » On sait que plus tard, quand Pichegru eut succombé, Moreau en donna connaissance au Directoire, en l'accompagnant d'une réprobation injurieuse, ce qui était un nouveau tort, disait Napoléon. « En ne parlant pas plus tôt, il avait trahi la patrie; en parlant aussi tard, il accablait un malheureux. »

Vendredi 11. — Samedi 12.

Un rêve de l'Empereur.

Aujourd'hui l'on a reçu six mille francs de l'argenterie brisée. C'est ce que l'Empereur a estimé indispensable pour suppléer à nos besoins journaliers de chaque mois, et il a ordonné de répéter cette opération en conséquence.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant et très-affaîssé : il n'a paru au milieu de nous qu'à l'heure de son dîner. Il a été fort peu causant, n'a point travaillé. J'ai été une grande partie du jour avec lui dans sa chambre. Il est revenu souvent sur notre situation vis-à-vis du Gouverneur. Il m'a dit sur ce sujet des choses bien remarquables.

Après dîner l'Empereur est revenu sur un rêve qu'il avait eu, disait-il, dans la nuit. Une dame avec laquelle il avait eu peu de relation (M^{me} Clarke, duchesse de Feltre), lui avait apparu, lui avait dit qu'elle était morte, et avait ajouté beaucoup de particularités suivies et raisonnables.

« Elles avaient été si claires, si positives, disait l'Empereur, que j'en ai été

» frappé; si bien que si je venais à apprendre que cette dame est morte en effet, mes idées naturelles en seraient renversées; je serais obligé de me rendre, et de faire, a-t-il dit en riant et regardant l'un de nous, comme ceux qui croient aux rêves et aux revenans. »

L'Empereur avait peu mangé, il était abattu et visiblement très-souffrant; il s'est retiré presque aussitôt, et sa démarche nous affectait beaucoup. Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer combien il changeait.

Dimanche 13.

Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène.

Sur les dix heures l'Empereur est entré chez moi. Il a entr'ouvert la porte de ma chambre à coucher, se récriant sur ma paresse. Il m'a surpris les pieds dans l'eau. J'étais souffrant. J'ai couru bientôt le rejoindre sous la tente, où il a voulu déjeuner. Il m'a dit avoir ordonné des notes relatives aux nouvelles restrictions, afin de ne pas laisser passer condamnation sur nous sans créer du moins une espèce de responsabilité pour ceux qui exécutent. De là il est passé à

calculer les lots d'argenterie qui restent à vendre, et le temps que cela peut nous faire vivre; et comme je répétais mes offres, en lui disant qu'il était pourtant bien d'être qu'il se privât de son argenterie, il a répondu : « Mon cher, dans » quelque position que je me trouve, » jamais ces objets de luxe ne sont rien » pour moi; et quant aux autres, au public, la simplicité sera toujours mon » plus bel ornement. » Et de là il est passé à dire qu'il avait d'ailleurs la ressource du prince Eugène, qu'il avait même envie de lui faire écrire une note pour lui demander le crédit nécessaire à sa subsistance, quand l'argenterie serait épuisée, et le charger dès cet instant de lui faire parvenir à Sainte-Hélène, les livres essentiels qu'on avait négligé de lui envoyer de Londres, et quelque peu de vin soigné, dont il avait besoin comme remède. « Quoique pour le vin, » a-t-il continué, ceux qui ne nous aiment pas, en Europe, ne manqueraient pas de dire que nous ne songeons ici qu'à boire et à manger. » Et il a répété à ce sujet qu'il n'éprouvait nul embarras de s'adresser à son fils Eugène, qui lui devait tout, qui tenait de lui son état

et toutes ses richesses, que ce serait lui faire injure que de douter un instant de son empressement, ayant d'ailleurs à exercer sur lui des reprises pour dix à douze millions peut-être.

A déjeuner, il a fait venir le Polonais qui doit bientôt nous quitter. Plus tard il a voulu se mettre au travail; mais il se sentait fort assoupi et s'est endormi à plusieurs reprises. Il a gagné sa chambre pour se livrer tout à fait au sommeil, me donnant rendez-vous à une heure de là pour travailler à l'anglais; mais il a continué à être dans le même état d'assoupissement, qu'il n'a interrompu que par un bain très-prolongé, suivant sa coutume; et comme il les prend très-chauds, on a lieu de s'étonner qu'ils ne lui soient pas très-nuisibles.

Il a peu diné, se plaignait de vieillir beaucoup, de dormir mal et irrégulièrement. Il a causé assez long-temps sur les ballons, a ri de toutes les biographies qui s'obstinaient à le faire escalader, l'épée à la main, le ballon de l'école Militaire, et a cité, comme un véritable prodige, la singularité du ballon lancé le jour de son sacre, qui alla tomber en peu d'heures dans les environs de Rome,

et porter aux habitans de cette grande ville des nouvelles de leur souverain et de la cérémonie qu'il venait d'accomplir.

Il a essayé de nous lire du Don Quichotte; mais s'est arrêté au bout d'une demi-heure: il ne peut désormais lire guère plus long-temps. Sa santé s'altère visiblement. Il me répète souvent que nous sommes bien vieux, qu'il l'est encore bien plus que moi; et ces mots pour lui disent beaucoup.

Lundi 14.

Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. — Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti, etc. — Général Maison.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal a envoyé au Gouverneur les nouvelles déclarations qu'on avait exigées de nous, nous les avons rédigées uniformément et de la teneur suivante:

« Je, soussigné, déclare par la présente que mon désir est de rester dans l'île de Sainte-Hélène, et de partager les restrictions imposées à l'Empereur Napoléon personnellement. »

J'ai été vers une heure trouver l'Em-

pereur dans sa chambre, je lui ai rendu compte de quelques commissions très-particulières

Il travaillait sur un livre d'administration de la France; il le trouvait très-mal fait, et s'écriait que depuis qu'il fouillait dans ces livres modernes, il ne trouvait que des livres de spéculation faits à l'entreprise et commandés par les libraires. Le monde était menacé, disait-il, d'un débordement de mauvaise librairie, et il ne voyait pas trop de remède à ce fléau.

Il a fait sa toilette, et de là est passé au salon, où il a lu quelques gazettes anglaises et quelques lignes du Télémaque. Il avait peu de goût au travail, il se montrait fatigué et ennuyé. Il l'a interrompu, et la conversation est devenue très-particulière sur des sujets qui le touchaient de près, et qu'il a terminés en répétant plusieurs fois: *Triste race humaine!...*

Plus tard, dans un autre moment de conversation, l'Empereur, passant en revue un grand nombre de personnes connues sur lesquelles il donnait son opinion, s'est arrêté sur une qu'il a

peinte comme une des plus immorales et des plus abjectes. Or, elle se trouvait précisément de ma connaissance, et je me suis récrié sur ce qu'elle était tout l'opposé de cela; et comme je la défendais avec chaleur, l'Empereur m'a interrompu disant : « Je vous crois, mais on » me l'avait peinte de la sorte. Et bien » qu'en général je me fusse fait la loi » d'écouter avec défiance, cependant » vous voyez qu'il s'en grave toujours » quelque chose dans l'esprit. Peut-il » y avoir de ma faute? Quand je n'avais » nul motif particulier de vérification, » quel redressement me demeurerait? Et » voilà, a-t-il continué, le résultat inévitable des commotions civiles : il est » toujours deux réputations, selon les » deux couleurs. Que d'absurdités, que » de contes ridicules se sont attachés » aux personnages qui ont figuré dans » notre révolution! * Vos salons sont-ils

* Je profite de l'occasion pour redresser ici une erreur précisément de cette nature. Vol. IV, page 247, on lit que *M. Monge* monta à la tribune des Jacobins, et déclara etc., etc., etc. Or, les amis, les intimes, les parens de ce savant estimable et si distingué, sont venus m'affirmer qu'il était notoire à tous ceux qui

« pleins d'autre chose? Moi, n'en suis-je » pas un assez bel exemple? Et après » moi, qui, au fait, aurait droit de se » plaindre? Cependant je le proteste, » soit par nature, soit par réflexion, ja- » mais rien de tout cela n'influença mon » humeur, ou n'altéra aucune de mes » déterminations. »

Et puis, passant en revue un grand nombre de généraux, il s'est arrêté sur le général Maison, disant : « Ses manœuvres autour de Lille, dans la crise » de 1814, avaient attiré mon attention, » et l'avaient gravé dans mon esprit. Il » n'était pas avec nous en 1815, qu'est- » il devenu? Qu'a-t-il fait à cette époque? m'a-t-il demandé. » Mais je n'ai pu répondre, je ne le connaissais pas, etc.

le connaissaient qu'il n'avait jamais paru aux Jacobins, qu'il n'avait jamais pris la parole dans aucune assemblée publique, etc., etc. Je me fais un vrai plaisir de la consigner ici, parce que rien ne me rend plus heureux que de servir à manifester une vérité.

Mardi 15.

Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous; observations de l'Empereur. — Notre esclavage consommé.

Depuis quelque temps il m'est impossible de dormir, j'ai passé la nuit entière sans clorre l'œil. Sur les huit heures, comme j'essayais de sommeiller, le Grand-Maréchal est entré dans ma chambre pour me dire que le Gouverneur avait renvoyé nos déclarations, et venait, le jour même, nous faire signer précisément celle qu'il avait envoyée pour modèle, qui ne différait de la nôtre que par la qualification d'Empereur donnée par nous à Napoléon, tandis qu'on voulait nous le faire appeler simplement *Bonaparte*.

De là, le Grand-Maréchal s'est rendu chez l'Empereur, qui m'a fait demander presque aussitôt. En entrant dans sa chambre, je l'ai vu marchant à grands pas, et s'exprimant avec beaucoup de chaleur. Nous étions tous réunis.

» Les outrages, disait-il, dont on abreuve journellement ceux qui se sont voués à ma personne, ces outrages

» qu'on semble vouloir multiplier bien davantage encore, forment un spectacle que je ne dois ni ne peux supporter plus long-temps. Messieurs, il faut me quitter, vous éloigner; je ne saurais vous voir vous soumettre aux restrictions qu'on veut vous imposer, et qu'on accroîtra demain. Je veux demeurer seul. Allez en Europe, vous y ferez connaître les odieuses menées dont on use envers moi; vous direz m'avoir vu descendre vivant dans le tombeau. Je ne veux pas qu'aucun de vous signe cette déclaration telle qu'on vous l'impose, je vous le défends. Il n'en sera pas dit qu'on se sera servi des mains qui sont à moi, des mains dont je dispose, pour me dégrader. Si l'on vous renvoie pour le refus d'une pure et sottise formalité, c'est qu'on vous renverrait demain pour un motif aussi léger, c'est qu'on est résolu de vous éloigner en détail. Eh bien, je préfère vous voir éloigner en masse; peut-être puis-je, dans ce sacrifice, entrevoir quelque résultat. » Et il nous a congédiés. Nous sommes sortis consternés.

Peu d'instans après, l'Empereur m'a